

sérieux. En parlant comme vous venez de faire, vous dites ce que vous ne pensez pas. En vous renvoyant votre phrase, je n'ai fait qu'exprimer de bouche ce que j'ai dans l'esprit.

*Muscadin.*—Mais vous m'injuriez, monsieur Philarète.

*Philarète.*—J'estime au contraire que je vous fais éloge. Voulez-vous que je m'explique ?

*Muscadin.*—Je ne demande pas mieux.

*Philarète.*—Voyons, que trouvez-vous dans ma dévotion qui légitime votre apostrophe de tout à l'heure ? Vous me trouvez ridicule, n'est-ce pas ? parce que je suis dévot. C'est entendu. Je vais à la messe, à la grand-messe encore, et j'y vais pour prier, pour entendre les avis de mon curé, afin de mieux me gouverner ensuite. Avant le repas, je dis mon *Benedicite* ; après le repas, je remercie le bon Dieu. La religion est pour moi quelque chose ; je crois, comme tout le monde, que Jésus-Christ est mon Dieu, et j'en tire la conséquence : ses commandements et ceux de son Eglise sont pour moi de vrais commandements. Je pousse le scrupule jusqu'à éviter la médisance et la calomnie ; je fais maigre le vendredi et je jeûne en carême ; enfin je vais à confesse, malheureusement pas toutes les semaines, mais au moins de temps en temps. Voilà pourquoi, n'est-ce pas, je suis un sot ?

*Muscadin.*—Je n'ai pas dit cela, et vous allez trop loin.

*Philarète.*—Peu importe la nuance. Du reste ici commence votre éloge. Quand votre bouche me qualifie de ridicule ou de sot, à votre choix, votre cœur n'est pas du même avis ; et j'estime vous faire honneur en vous répétant que les choses que vous dites ainsi, vous ne les pensez pas. Car enfin, j'en appelle à votre bon sens, croyez-vous qu'il se ridiculise l'homme sérieux et conséquent qui, rendant à César ce qui est à César, essaye de rendre à Dieu ce qui est à Dieu ? Pour César, il n'est rien de petit, et vous-mêmes croyez avoir tout gagné quand vous avez eu l'honneur de lui tenir